

10 Rencontre

Le Monde
Vendredi 14 avril 2023

Hélène Dorion

« Écrire pour apprendre à être et à aimer »

La poète et romancière québécoise est la première autrice vivante à figurer au programme du bac de français, avec « Mes forêts », qui sort en poche



Hélène Dorion, à Montréal, en 2017. NAVINE G. DELISLE

RAPHAËLE LEVYS

Pour beaucoup de jeunes Français, à partir de la rentrée prochaine, la poésie aura le visage d'Hélène Dorion – soixantaine charnelle, cheveux blonds, yeux clairs – et son accent – québécois. L'écrivaine est la première autrice vivante à voir son œuvre inscrite au programme de première générale et technologique, et donc au bac de français. Pour explorer la « Poésie du XIX^e au XXI^e siècle », durant trois ans, les professeurs de lettres choisissent d'étudier avec leur classe soit

« La poésie est quelque chose qui se transmet, se partage, cette conviction m'habite depuis toujours »

La Ruge de l'expression, de Francis Ponge (Gallimard, 1952), soit le *Cahier de Douzié*, d'Arthur Rimbaud (1870), soit son livre à elle, *Mes forêts* (Bruno Doucey, 2021). Excusez du peu.

Après quelques semaines de tournée française, au printemps, liée à cette mise à l'honneur, qui s'accompagne du passage en poche de *Mes forêts* avec une édition augmentée, la poète et romancière découvre progressivement l'importance du rituel du bac en France. « *Au Québec, il existe un baccalauréat, mais il se passe vers 20 ans [il correspond à la licence et n'a pas le même statut symbolique]* », dit-elle au « Monde des livres », un matin de mars, dans un café parisien. A mesure qu'elle prend conscience du nombre de jeunes gens potentiellement touchés par ses textes augmentent la « joie » et la « fierté » de celle qui estime cette mise au programme – la nouvelle fut pour elle une totale surprise – « complètement en

cohérence avec [sa démarche] : « C'est important de dire et surtout de montrer que la littérature est vivante, qu'elle est en train de se faire. La poésie est quelque chose qui se transmet, se partage, cette conviction m'habite depuis toujours, comme la certitude qu'elle est une compagnie pour la vie. »

Si le grand public français ne connaît pas Hélène Dorion, en dépit des nombreux prix littéraires qui lui ont été remis et

Parcours

1958 Hélène Dorion naît à Québec.

1983 Elle publie son premier recueil de poésie, *L'Intervalle prolongé*, suivi de *La Chute requise* (éditions du Noroît).

2002 Premier roman, *Jours de sable* (Léméac; La Différence, 2003).

2005 Elle reçoit en France le prix Mallarmé pour l'ensemble de son œuvre.

2006 Prix du gouverneur général du Canada pour *Ravir: les lieux* (La Différence, 2005).

2006 Elle est élue à l'Académie des lettres du Québec.

2009 L'université Paris-Ouest-Nanterre accueille un colloque international consacré à l'œuvre d'Hélène Dorion.

2022 L'opéra *Yourcenar-Une île de passions*, écrit avec Marie-Claire Blais, est présenté à l'Opéra de Montréal.

d'un colloque universitaire international qui lui a été consacré à l'université Paris-Ouest-Nanterre en 2009, elle est, outre-Atlantique, une personnalité de premier plan. Ses livres, de fiction comme de poésie (en tout, une trentaine), font événement, de même que les spectacles qu'elle écrit – à l'été 2022 a été monté l'opéra sur Marguerite Yourcenar qu'elle avait imaginé avec Marie-Claire Blais (1939-2021).

Hélène Dorion avait l'âge des élèves qui plancheront sur son œuvre quand elle a eu pour la première fois l'intuition de la place que la poésie prendrait dans son existence : « En classe, une professeure s'est levée de sa chaise et s'est mise à se promener entre nos tables en réclant un poème. J'ai pensé qu'elle avait accès à un monde que je ne connaissais pas, et que j'ai eu envie d'approcher. » Elle a commencé par un détour, durant ses études, du côté de la philosophie, avec un tropisme marqué pour les auteurs « les plus littéraires » – des présocratiques à Nietzsche, Camus et Sartre. À la frontière entre les genres, combinant « la pensée et la sensibilité », les écrits du Québécois Jacques Brault (1933-2022) ont accompagné son basculement vers la poésie. Grâce à lui, notamment – on peut aussi citer Philippe Jaccottet, Yves Bonnefoy ou Rainer Maria Rilke –, elle a eu « la révélation de ce que les mots n'ont pas là comme un corridor de sens univoque, qu'ils possédaient une densité, une concentration ouvrant les possibles ».

A 25 ans, en 1983, elle a publié son premier livre, *L'Intervalle prolongé*, suivi de *La Chute requise* (Noroît), qu'elle juge aujourd'hui, avec un sourire indulgent, « très chargé poétiquement » : « A l'époque, j'avais l'impression que la poésie devait être du "plus", un ajout à la quotidienneté des choses. » Mais, peu après, s'est opérée en elle une sorte de « révolution intérieure » : « J'ai compris que, si je m'éloignais pour la vie dans ce chemin qu'était l'écriture, il ne s'agirait pas seulement de « faire des livres ». L'un après l'autre, mais ce serait une manière d'apprendre à vivre, à être, à aimer – pour le dire banallement, mais sincèrement : à devenir un meilleur être humain. Et, très vite, le dédoublement m'est apparu comme la voie à suivre pour l'écriture et pour la vie. » En finir avec la joliesse, le décoratif, « enlever pour arriver à l'essentiel », c'est ainsi qu'elle s'est mise à envisager de retravailler ses textes. En 1986, la native de

EXTRAIT

« Mes forêts sont un champ silencieux/de naissances et de morts/la mémoire de saisons/qui se lèvent et retombent

mes forêts sont du temps qui s'immisce/à travers troncs/branches racine/elles traversent le feuillage du jour/capturent l'ombre capturent l'éclat

elles sont la solitude dissimulée/comme poussière de notre passage/une poignée de roches/qui savent les âges mes forêts/sont des traits de craie noire/les lettres désarticulées de mots/incarnés d'un matin qui hésite à venir

elles sont des ossements/que léche l'invisible/une géométrie de souffles/et de pas qui se perdent

mes forêts sont lièvres et renards/jungle d'insectes qui scintillent/un soir d'été quand c'est l'hiver/elles sont coyote ours noir original/sittelle geai bleu mésange »

MES FORÊTS, PAGE 39

Québec a quitté la ville pour aller s'installer dans les Laurentides, sur la rive nord du fleuve Saint-Laurent, une région composée à 80% de forêts; depuis une quinzaine d'années, elle vit dans une autre partie du pays hautement boisée, l'Estrie, à la frontière avec les États-Unis.

Un cadre sylvestre qui n'est évidemment pas étranger à l'inspiration de *Mes forêts* – ni, d'une manière générale, à la présence de la nature dans son œuvre. Précision : *Mes forêts* est un livre écrit d'un seul tenant, pas un recueil réunissant des poèmes autour de la thématique. Tous ont été écrits dans la perspective de cet ouvrage, dont une large partie

pendant le confinement du printemps 2020, qu'elle a passé, immobile, « à l'écoute du bruissement des arbres et des pulsations du monde », se souvient-elle. Les poèmes de *Mes forêts* disent certes l'émerveillement, mais surtout l'inquiétude. Ils témoignent d'une obstination à contempler les choses en y cherchant sans cesse du nouveau. « On peut, explique Hélène Dorion, regarder comment la lumière traverse une forêt pendant toute une journée et se dire que l'on sait désormais tout de ce phénomène. Ou l'on peut penser que l'on n'en sait rien, et choisir de recommencer. » Elle établit un parallèle entre cette patiente démarche poétique et le refus du découragement face à l'état du monde et son « chaos » : « On peut se dire que tous les chemins semblent sans issue, et cela mène au fatalisme, au pessimisme, voire au cynisme. Ou l'on peut reprendre ce à quoi on pense avoir déjà réfléchi mille fois pour chercher les angles morts, trouver ce qui nous a échappé, et d'où viendra peut-être une solution. » *Mes forêts* part du plus concret, de ce qui paraît le mieux connu, l'écorce, l'humus, les feuilles.

Hélène Dorion et son éditeur ont fait le choix d'accompagner l'édition de poche du livre, qui servira aux classes, d'un appareil critique minimal – un texte de Bruno Doucey sur l'œuvre de son autrice, suivi d'un entretien avec cette dernière. « La poésie doit être une expérience immédiate, pas seulement un objet à décorifier. Il faut rencontrer le poème avant de s'interroger sur les figures de style qui s'y trouvent », professe l'écrivaine, qui fut également enseignante et éditrice. Ce choix éditorial augmente, selon elle, les chances que les élèves qui travailleront sur ses poèmes les lisent directement, plongent au cœur du texte, sans se contenter du discours « autour », dans la perspective des devoirs à produire. Que ces jeunes gens – et leurs parents – se rassurent, cependant : des livrets présentant des lectures détaillées de *Mes forêts*, adaptées à ce que l'on attend d'eux au bac, sont en préparation dans différentes maisons d'édition. « Rencontrer le poème », dans le cas des élèves concernés, pourra s'accompagner du privilège rare de « rencontrer la poète » : Hélène Dorion tient à être aussi présente que possible pour accompagner la réception de son texte par la jeune génération, avec l'envie de lui transmettre sa ferveur. ■

En quête de clairières

POINT D'ÉLAN BUCOLIQUE, de champêtre rêverie, dans *Mes forêts*. Nous sommes prévenus dès le premier des quatre mouvements qui composent ce recueil de poésie : chez Hélène Dorion, même l'écorce est « incertaine ». La beauté est là, mais le danger aussi – la menace du feu s'ourdit dès les premiers poèmes, comme si l'était, désormais, aussi consubstantiel à la forêt que les rivières, l'humus ou les arbres. On avance à tâtons, souffle retenu par l'absence de ponctuation, dans les bois et dans « ce temps de bile et d'éboulements », « un temps de ko/pour nos émerveillements ». Mais prendre acte du chaos

MES FORÊTS,
d'Hélène Dorion,
Bruno Doucey, « Sacoch »,
160 p., 5,90 €.